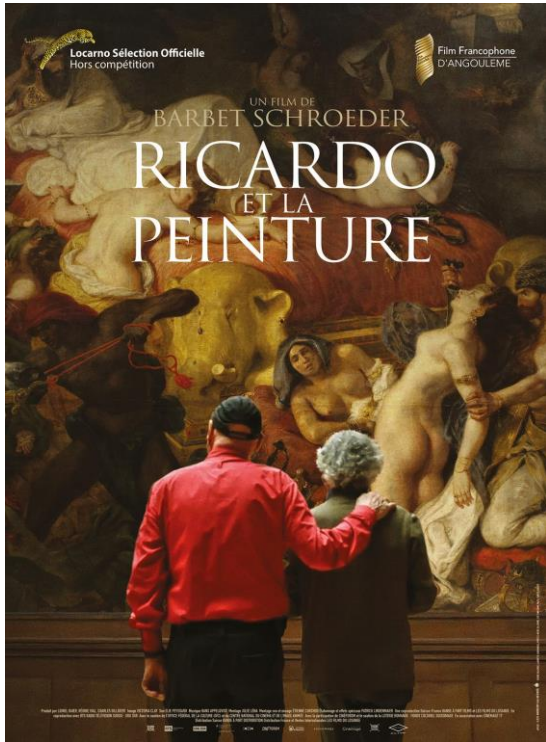
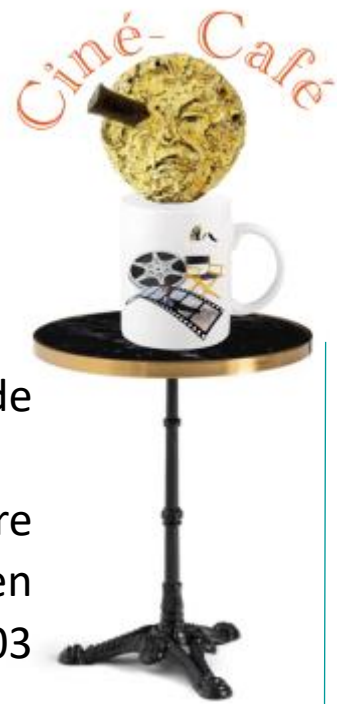


# CINÉ-CAFÉ du samedi 6 janvier 2024

Comme chaque premier samedi du mois, nous nous sommes retrouvés au foyer de l'accueillant théâtre Berthelot pour échanger sur nos coups de cœur du mois. Le premier sur lequel nous avons échangé est :



## Ricardo et la peinture, de Barbet Schroeder.

Ricardo Cavallo est un peintre argentin, arrivé en France en 1976, installé depuis 2003 dans un village breton qui s'appelle Saint-Jean-du-Doigt (au nord de Morlaix). Il est ami depuis des années avec Barbet Schroeder, qui a réalisé ce documentaire.

Dès le début on est saisi par sa façon de faire : son barda de peintre harnaché sur

son dos et portant une caisse en plus, il se rend chaque jour dans une crique puis s'installe sur les rochers, dans une grotte, tandis que la mer rugit à côté. Ainsi immergé dans la nature, il peint sur des plaques carrées de petite taille qui, collées les unes à côté des autres, composent d'immenses tableaux :



Il vit en ascète, ne se nourrissant que de riz ; mais en même temps, c'est un être éminemment sociable et partageur : il raconte qu'il est venu s'installer dans ce petit village au nord du Finistère parce que quand il vivait à Paris, il se rendait dans les parcs pour peindre les arbres et tous les SDF venaient le voir, il avait l'impression d'être un assistant social ; mais du coup, il ne pouvait pas se concentrer pleinement à sa passion, la peinture.

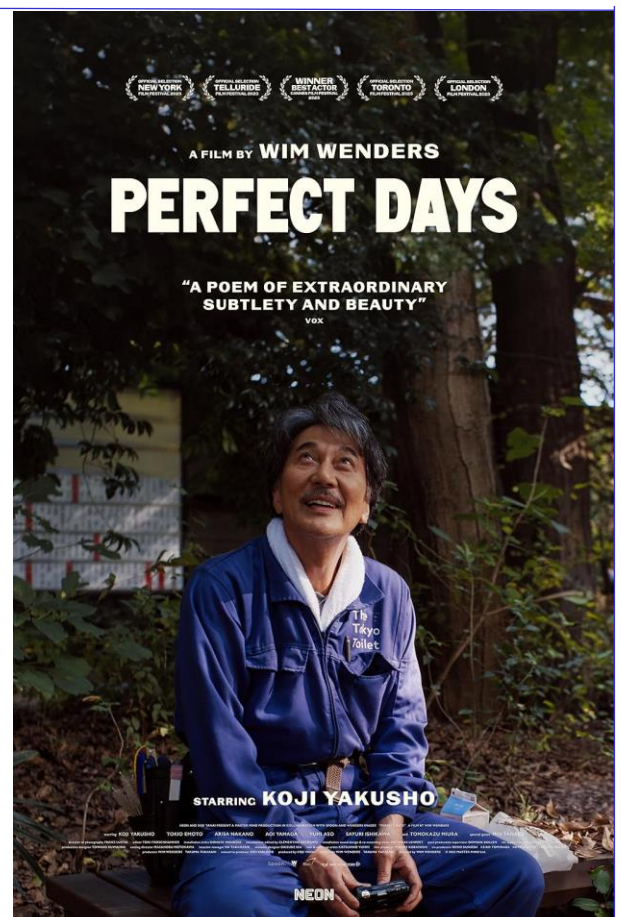
Quand il parle de Velasquez, il nous donne l'impression de le connaître aussi bien que lui, tellement il en parle de façon accessible en même temps que savante. Il possède une bibliothèque de beaux livres sur tous les grands peintres depuis l'antiquité, et Barbet Schroeder le filme tournant les pages sur lesquelles sont imprimées de splendides reproductions de tableaux, et c'est un cours d'Histoire de l'art auquel nous sommes conviés, passionnant à écouter.

De plus, il a fondé une école de peinture, gratuite, pour les enfants du village. En bref, à travers ce film on a vraiment fait une belle rencontre, que l'on peut poursuivre en lisant l'entretien que Ricardo Cavallo a donné à [L'Humanité](#), et en l'écoutant sur [France Bleu](#).

Autre superbe rencontre : le personnage interprété par Koji Yakusho dans **Perfect Days**, de Jim Jarmush.

Hirayama travaille à l'entretien des toilettes publiques de Tokyo. Sa vie est faite de rituels qu'il répète à l'identique de jour en jour : se lever à l'aube, plier son matelas, petite toilette, arroser ses plantes, sortir, regarder le ciel, prendre une boisson à un distributeur et roulez jeunesse ! Sa voiture est remplie d'objets méticuleusement rangés qui lui servent à nettoyer à fond les toilettes publiques. Il se rend de l'une à l'autre, elles ne sont pas toutes pareilles comme à Paris ; au contraire, chacune a son design et elles sont plus belles les unes que les autres ! Jusqu'où va se loger le goût de l'esthétisme des Japonais !

**Perfect days**, c'est l'art de faire un film sans histoire. Il ne se passe rien mais sous cette surface plane, on découvre peu à peu des intrigues sous-jacentes. On s'habitue au calme intérieur du personnage. En même temps, on sent bien qu'il s'est passé des choses dans sa vie. On ne se construit pas autant de rituels, des journées aussi semblables, sans raison.



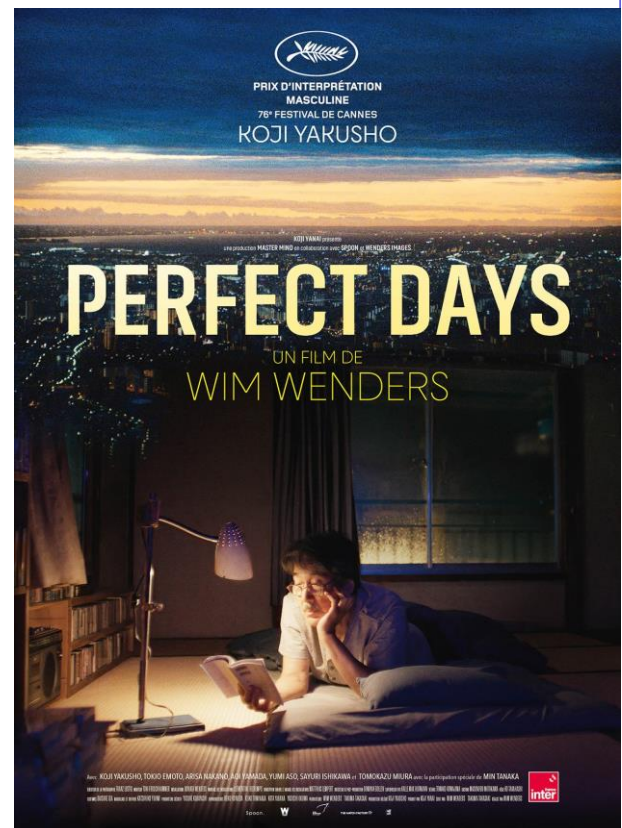
Quand sa nièce débarque sans prévenir, il l'accueille avec générosité. Par contre, quand sa sœur vient chercher cette nièce, la froideur de leur rapport ouvre une petite fenêtre sur une déchirure dans la fratrie : on la devine richement mariée, très bourgeoise, à l'opposé de la vie d'ascète de Hirayama.

Il a un collègue : un jeune homme complètement azimuté, pas antipathique mais pas fiable. Sa petite amie découvre Patti Smith et l'on devine que Wim Wenders s'est fait un plaisir d'imaginer cette scène jouissive pour les amoureux de Patti : Hirayama a plein de cassettes, des chansons américaines des années 1960 et 1970, ce qui donne lieu à une BO fantastique. Quand la jeune fille entre dans la voiture, c'est une cassette de Patti Smith qui passe. Le collègue d'Hirayama l'interrompt brusquement mais la jeune fille demande : « *Non, remets-la, elle a une jolie voix...* » et tandis que Patti chante à nouveau, et que la jeune fille la découvre avec ravissement, un zoom lent s'approche du visage de Koji Yakusho assis à l'arrière, et le sourire qu'il a nous fait deviner qu'il exulte intérieurement.

Sans son acteur principal, ce film minimaliste aurait-il seulement pu exister ? Cela fait des années que Koji Yakusho traverse les meilleurs films japonais de sa présence magnétique. Il fait partie de ces acteurs qui n'ont pas besoin de jouer pour qu'on les suive des yeux, tant il dégage une richesse intérieure qui permet

d'économiser les dialogues. Il a été justement récompensé du prix d'interprétation masculine au dernier festival de Cannes.

Pour ses détracteurs, le film ne véhicule que des clichés occidentaux sur le Japon. Ils se sont ennuyés malgré quelques séquences qui leur ont plu comme celles où Hirayama joue au morpion avec un inconnu à travers un bout de papier qu'ils cachent l'un et l'autre entre une cloison et le mur d'une des toilettes publiques où Hirayama passe chaque jour.



Peu de temps après **Perfect days** est sorti **L'innocence**, de Kore-Eda. Tentés de les comparer, on s'est dit que **Perfect days**, c'est un Japon intemporel, qui plus est vu par un Occidental ; **L'innocence**, c'est le Japon du présent et du futur, plus proche de la réalité parce que vu par un Japonais.

"KORE-EDA RACONTE LES MYSTÈRES DE L'ENFANCE"  
PREMIÈRE



**L'innocence** est un film qui laisse une trace forte parce qu'on ne comprend pas tout de suite ce qui se passe et qu'on est amené à changer de point de vue, plusieurs fois. En effet, la même histoire nous est racontée sous trois angles radicalement différents. On revoit trois fois les mêmes événements, mais les personnages qui les vivent ne les perçoivent pas du tout de la même façon.

Pour certains, cette construction en trois parties-miroirs est alambiquée et inutilement compliquée. Pour d'autres, elle fait sens.

Dans la première séquence, on a une certaine vision des personnages ; dans la seconde, ça

commence à bouger et la troisième bouleverse tout. Du coup, ça fait beaucoup réfléchir après. Des choses ne sont pas dites mais nous sont montrées. (N'est-ce pas cela l'essence du cinéma, *montrer* plutôt qu'expliquer par des dialogues ?) La personnalité des enfants, leur façon de fonctionner, de ne pas dire ce qu'ils vivent, les amène à agir de façon incompréhensible pour les adultes. Or à nous, spectateurs, le réalisateur donne toutes les clés pour comprendre. On a adoré ce côté où on en sait plus que tous les personnages du film sans que le regard soit surplombant, parce qu'on découvre un point de vue après l'autre. C'est ainsi que la construction du film sert le propos qui est de nous faire appréhender la spécificité de l'enfance, le mystère des enfants car ce sont des êtres mystérieux. Parce qu'on les a vus grandir depuis qu'ils sont tout petits, on a l'impression de les connaître et puis de plus en plus, au fur et à mesure qu'ils grandissent, ils ont leur monde à eux, leur façon d'éprouver ce qu'ils vivent, et comme ils ne le partagent pas, ils deviennent des êtres mystérieux dont on ne comprend pas toutes les réactions. On a adoré la façon de nous faire percevoir ça de façon sensible.

La troisième partie est magnifiquement filmée et c'est elle qui donne toutes les clés du film, après les fausses pistes.

Pour revenir à la comparaison avec **Perfect Days**, ce dernier se déroulait intégralement dans une grande mégalopole (Tokyo) dont on ne sortait pas alors que **L'innocence** se passe dans une ville à taille plus humaine, l'enfant fait du vélo, il y a une forêt avec des espaces sauvages à côté et c'est intéressant de voir aussi ce Japon-là.

**FREMONT** avait été évoqué pendant le ciné-café du 7 octobre, par R. qui l'avait vu en avant-première et nous l'avait chaudement recommandé. Comme nous sommes d'accord avec lui ! Il a fait l'unanimité parmi ceux qui l'ont vu, pour sa poésie, son humour tout en finesse, sa patte kaurismakienne.

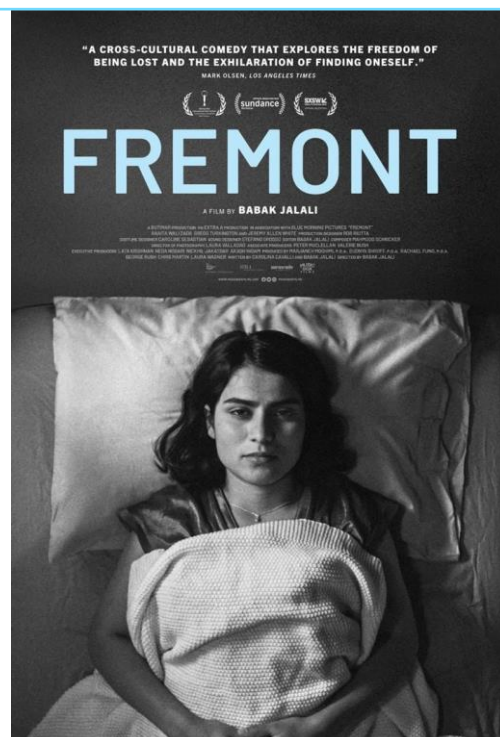
C'est un film en noir et blanc, au format carré, qui nous invite à suivre une jeune afghane réfugiée aux Etats-Unis, à Frémont, ville de Californie où se trouve toute une communauté d'Afghans, avec ce que cela entraîne de solidarités et de suspicions entre eux : qui a fait quoi en Afghanistan, avant de se trouver là ? Elle était traductrice pour l'armée, seule femme dans un milieu d'hommes, loin de l'image cliché qu'on a des Afghanes écrasées par le patriarcat.

Elle travaille dans une fabrique de fortune cookies, des gâteaux à l'intérieur desquels sont glissés des messages qu'elle se trouve à rédiger, à la demande de son patron, quand sa prédécesseure à ce poste décède. En elle cohabitent mélancolie, solitude, réserve mais aussi une forte personnalité.

C'est un film plein de silences et de décalages. Par exemple, son patron est un chinois hyper bienveillant. Cela surprend, et amuse, exactement comme dans les films de Kaurismaki.

Tout comme son psy. Ce dernier est suffisamment fin pour comprendre qu'il ne va pas pouvoir faire une thérapie traditionnelle avec elle, qu'il va lui falloir trouver un autre média (en l'occurrence : le roman *Croc Blanc* de Jack London) pour arriver à entrer en communication avec cette jeune femme polytraumatisée par ce qui s'est passé dans son pays et dans sa famille. C'est le B.A. BA des pys que de trouver le bon moyen d'entrer en contact avec leurs patients, mais là, par la fantaisie du cinéaste, cela va jusqu'à ce qu'il se trouve, lui, sur le divan, et elle à l'écouter. Ils inversent les rôles !

Le plus beau, c'est que grâce à la relation qu'il arrive à instaurer avec elle, il lui permet de s'ouvrir à la vie, à la rencontre. Sur la route, elle rencontre un garagiste qui lui dit qu'il n'a jamais rencontré « d'Afghanistanaise ». C'est un gentil garçon qui nous a rappelé Robert Mitchum dans ses rôles de gentils, et c'est ainsi que tout doucement, le film nous conduit vers un happy end en forme d'espoir pour cette réfugiée à qui nous nous sommes attachés.





**Little girl blue**, après avoir suscité [trois textes](#) enthousiastes dans la rubrique *Passion* de notre site [www.rencartaumelies.org](http://www.rencartaumelies.org), nous a amenés à échanger sur la conception du jeu d'acteur.

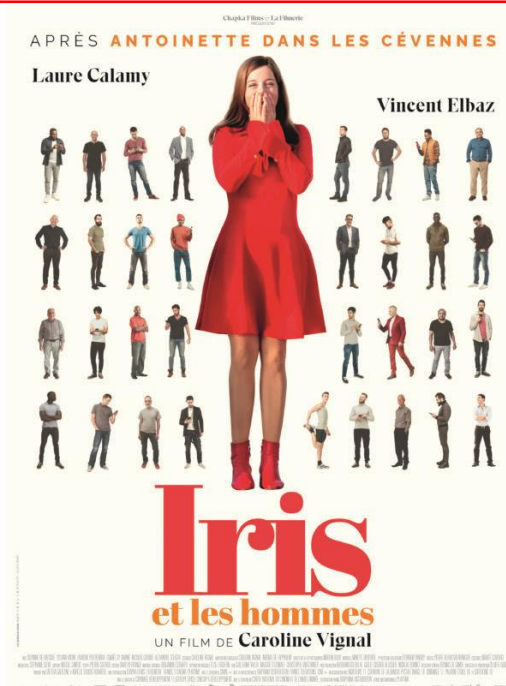
Dans ce film, à la demande de Mona Achache, Marion Cotillard incarne sa mère Carole qui, en se suicidant à 63 ans, a laissé sa fille au bord d'un gouffre d'interrogations. Pour l'incarner, Marion Cotillard l'imite d'abord, en commençant par faire du play-back sur des conversations réelles que Carole Achache a eues avec diverses connaissances, et qu'elle a enregistrées. De plus, elle revêt ses habits, son collier,

ses lunettes... A force de l'imiter en tous points, elle finit par devenir « autonome », comme a dit Mona Achache pendant le débat du 12 novembre au Méliès. C'est-à-dire qu'au bout d'un certain temps, elle n'a plus besoin du play-back pour parler comme Carole Achache, elle a acquis sa voix et son élocution. C'est troublant.

Sauf que pour l'une d'entre nous, comédienne, c'est une facette du travail de comédien mais ce n'est pas LE travail de comédien. Les acteurs sont aussi là pour créer de la fiction. Ils ne sont pas des clones.

On a fait un parallèle avec **Les filles d'Olfa**, où trois comédiennes incarnent l'une, la mère, Olfa, et les deux autres, les deux filles absentes. Dans ce film-là, il y a un décalage, a dit la comédienne, donc de la création, de l'espace pour la fiction. « NOUS [comédiens] SOMMES DES CRÉATEURS ! »

Une autre tendance du cinéma français, c'est de prendre des acteurs qui sont des « natures » dans la vraie vie pour les transposer à l'écran tels quels. Comme Laure Calamy dans **Iris et les hommes**, par exemple. Laure Calamy trimballe son allure sexy, son enthousiasme fatigant et son exubérance de film en film, toujours dans le même registre, au risque de lasser.



**SHTTL** est un film très original. Tourné en noir et blanc, en yiddish, avec des flash-backs en couleurs et de longs plans-séquences. Très intéressant formellement. Le propos, bien que ce soit daté de juin 1941, résonne fortement avec notre monde contemporain.

L'histoire se déroule exactement le 21 juin 1941, soit la veille du lancement de l'opération Barbarossa : l'invasion de l'Union soviétique, à commencer par l'Ukraine, par l'Allemagne nazie. Dans un shtetl, un jeune homme, cinéaste, revenu de la ville, attise les querelles entre laïcs et religieux. Il est accusé par certains d'avoir trahi sa communauté.

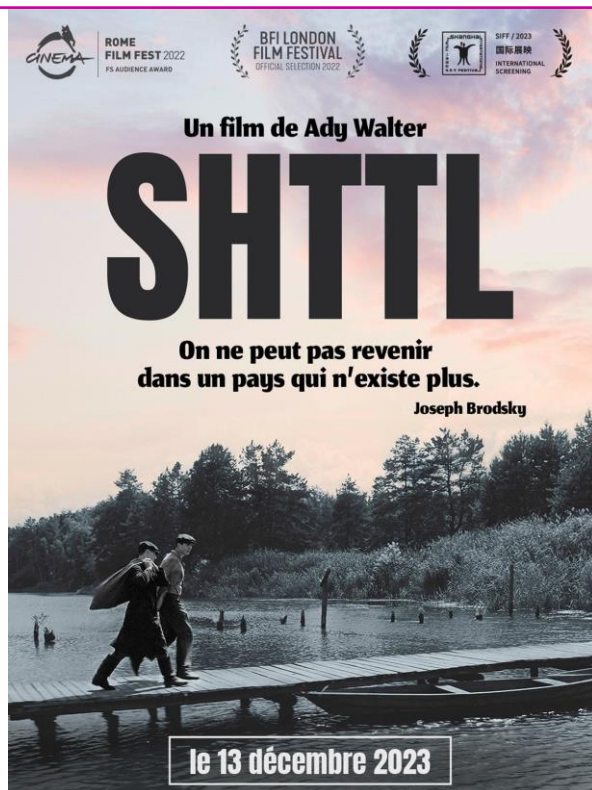
Les débats au sein de ce village opposent ceux qui veulent rester qui ils sont en étudiant toujours le même texte, la Torah ; et ceux qui veulent aller voir ailleurs. Cela rappelle les tiraillements d'aujourd'hui, un peu partout sur la planète, entre la spécificité de chaque peuple et les dangers d'une mainmise culturelle, cf l'occidentalisation massive et avant elle, l'américanisation de l'Europe occidentale juste après la guerre. Même chose aujourd'hui pour les pays soumis à l'influence de la Chine.

De même, la violence des débats entre juifs hassidiques et laïcs, dans le film, renvoie à la violence des débats en Israël à l'heure actuelle.

A côté de l'aspect politique et religieux, le film présente plusieurs facettes : une histoire d'amour très importante, qui est peut-être ce pour quoi il est retourné dans son village ; les relations père/fils, mère/fille. Film sur la communauté aussi.

Détail qui a son importance : c'est un film ukrainien, financé par l'Ukraine et tourné en yiddish. Peut-être une riposte à l'accusation d'antisémitisme au nom de laquelle la Russie a envahi l'Ukraine.

À écouter : le réalisateur, dans [cette interview](#) sur France Inter, explique que la disparition du E, dans le titre du film, est un hommage à *La Disparition*, le roman de Georges Pérec sans la lettre E, qui était lui-même un hommage à sa mère assassinée à Auschwitz. Et avec la journaliste, il fait le parallèle entre la journée que raconte son film et les jours qui ont précédé le lancement par la Russie de sa guerre contre l'Ukraine.





**Mon ami robot** est un film d'animation soi-disant pour les enfants à partir de 8 ans, mais celui qui l'a vu avec un garçon de dix ans a eu l'impression, en sortant de la projection, que celui des deux le plus emballé, c'était lui-même, l'adulte !

Le pitch : Dans un univers peuplé d'animaux où il est possible de fabriquer des robots pour palier à la solitude, Dog, un chien new-yorkais, se fait un nouvel ami : Robot. Ils jouent à la console, se baladent à Central Park, et deviennent vite inséparables. Mais lorsqu'un voyage à la plage laisse son ami Robot rouillé et immobilisé dans le sable, Dog doit malheureusement retourner seul à sa vie d'avant.

C'est un film qui nous fait voyager dans le New York des années 1975/1980. Il nous fait ressentir cette ville comme aucun film de fiction. Son thème, c'est la solitude dans les grandes villes. Il n'y a pas de dialogues. Le dessin est fabuleux, c'est hyper fouillé. Tous les personnages sont des animaux...

Dans le rayon « films pour enfants qui font aussi le bonheur des adultes », **Sirocco et le royaume des courants d'air**, qui faisait la une du programme du Méliès en décembre, est en bonne place. C'est une histoire à la *Alice aux pays des merveilles*, sauf que là ce n'est pas une mais deux petites filles qui tombent dans un autre monde. C'est plein d'humour et d'aventures et en même temps, des thèmes graves comme celui du deuil sont abordés, à hauteur d'enfant, avec beaucoup de délicatesse. Les dessins sont stupéfiants de beauté, la musique nous transporte et le débat avec le réalisateur après le film a été réjouissant : d'habitude, quand un film débouche sur une rencontre avec le réalisateur, l'animateur pose les premières questions et quand il passe la parole à la salle, les spectateurs ont du mal à se lancer, à oser poser la première question. Là, quand Alan Chikhe a demandé : « *Des questions ?* », quinze petits bras se sont levés !





Un voyage intime et sensoriel dans les cuisines  
d'un des plus grands restaurants du monde

50 tiff (NYFF01)

## MENUS-PLAISIRS LES TROISGROS

UN FILM DE  
FREDERICK WISEMAN



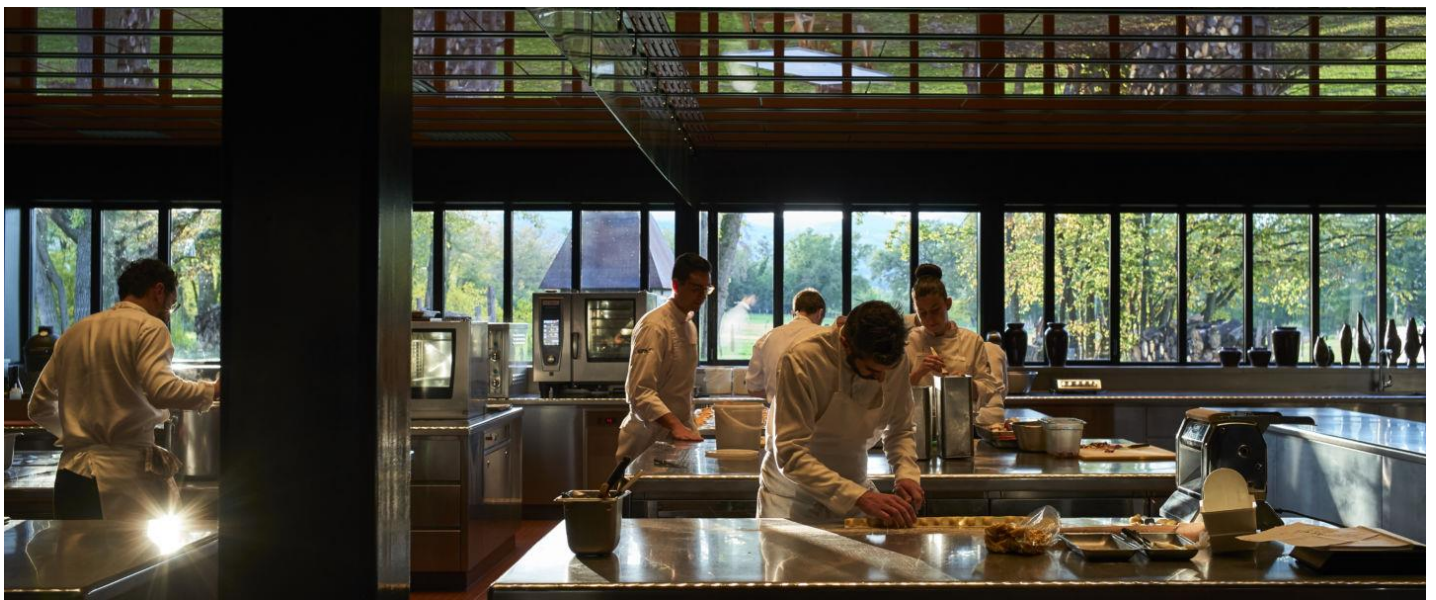
Est-ce la perspective d'être nourri, avec toute son équipe, dans le restaurant trois étoiles de la famille Troisgros pendant un mois de tournage, qui a donné l'idée à Frédérick Wiseman de consacrer un documentaire aux coulisses d'un des plus prestigieux restaurants du monde ? Rien que d'en parler nous a donné l'idée à nous, convives du Ciné Café, d'organiser une sortie Renc'Art pour aller manger dans ce lieu de haute gastronomie !



Comme d'habitude, Frédérick Wiseman, en s'immergeant dans un milieu et en s'y faisant discret, simple témoin de ce qui se passe, nous passionne pour ce qui se vit, ce qui se raconte, ce qu'on découvre du sujet qu'il a choisi de traiter. Ça

dure 3h58 qui passent crème, on oublie le temps et on apprend plein de choses. On voit tout ce que cela représente d'arriver au résultat et c'est immense, toutes les personnes qui sont mises à contribution et qui sont fortement impliquées.

On apprend que les clients, avant de venir, sont invités à envoyer la liste de leurs intolérances alimentaires. On assiste aux rencontres avec les producteurs. On découvre que les Troisgros, en déménageant de Roanne, où ils étaient locataires d'un bâtiment qu'ils n'avaient pas conçu, à Ouches, une petite commune où ils ont acheté des bâtiments très grands, ont créé un lieu ouvert, avec de grandes baies qui donnent sur de la verdure. Ils ont créé leur propre potager. Leur cuisine est absolument différente de tout ce qu'on connaît :

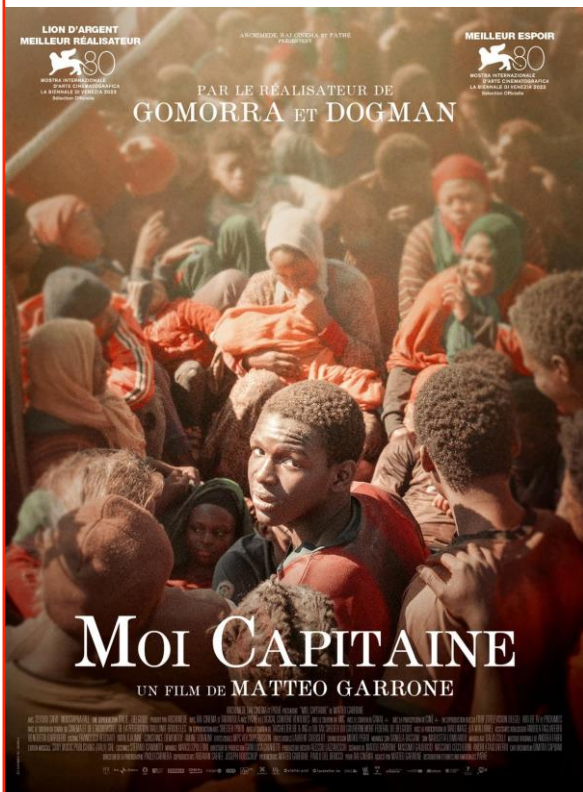


Dans le film, on voit la réflexion qui a mené à cette création. Tout est réfléchi, discuté. On voit aussi la place que chaque membre de la famille a pris dans cette entreprise : le frère qui a ouvert un autre restaurant à quelques kilomètres et qui fait aussi du street food (qui veut un sandwich à 28 € ?), la fille qui s'occupe de la gestion et du marketing, la mère qui a un rôle très important aussi, pour la création de l'ambiance et la décoration.

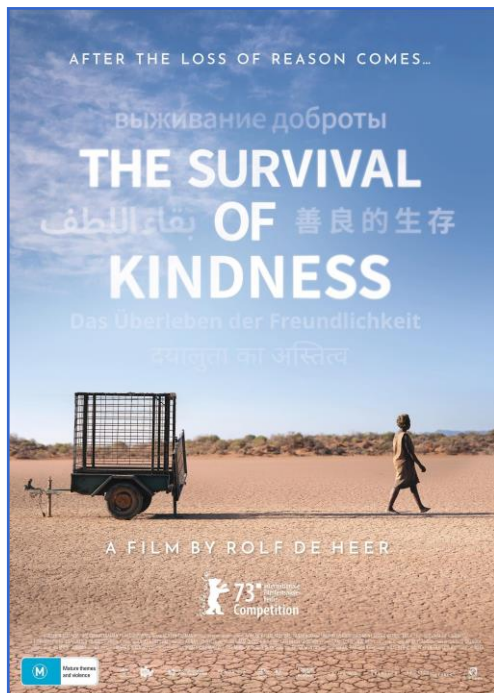
Cerise sur le gâteau (si j'ose dire) : l'image d'Epinal qu'on a des cuisines, c'est que c'est un lieu très hiérarchisé, pyramidal, où plus on est bas dans la hiérarchie, plus on est maltraité. Là, on n'entend pas une voix plus haute qu'une autre. L'univers de la restauration est un des plus tyranniques ; mais là, c'est le meilleur des mondes.



La grande spécialité de Wiseman, c'est la misère sociale, l'hôpital psychiatrique, les violences conjugales, tout ce qui dysfonctionne en Amérique du Nord ; mais en France, il ne filme que les belles choses qui donnent envie de vivre dans notre pays. C'est un amoureux de la France.



**Moi Capitaine** avait été vu par peu de monde encore, le 6 janvier, mais ceux qui l'ont vu nous l'ont conseillé. Ce film raconte l'odyssée de deux adolescents sénégalais qui décident de partir tenter leur chance en Europe en empruntant le parcours dangereux qui passe par la Libye avant de traverser la Méditerranée sur une embarcation de misère. Ce n'est pas le premier film sur les migrants et on a vu beaucoup de reportages sur le sujet ; mais comme le problème demeure, s'aggrave et va se perpétuer, c'est toujours bien de « remettre le couvert », surtout dans le contexte politique italien actuel (l'extrême droite au pouvoir). Son intérêt ? Sa façon de présenter le problème d'une manière nouvelle. Si cela peut toucher un peu plus de personnes que celles déjà sensibles au sujet, c'est utile.



**The Survival of Kindness**, de Rolf de Heer. Voilà un film australien très, très étrange. Une femme aborigène, enfermée dans une cage au milieu d'un désert aride, parvient à s'en échapper et parcourt les ruines d'un monde en désolation, avant d'arriver en ville... Le film est un peu long et celui qui s'est un peu ennuyé pendant la projection s'est tout de même dit, après coup, que c'était un film qui allait lui laisser une trace. C'est une dystopie, une parabole sur le racisme, à la fin on ne sait pas si on a assisté à un rêve, mais ce qui est sûr c'est que c'est à voir !

Petit [article](#) sur le film sur notre site Renc'art...

Il y a beaucoup à dire sur **Dream Scenario** ! C'est un film ancré dans notre monde contemporain et qui, à travers une intrigue qui emprunte au fantastique, pointe certains des travers de notre époque.

Nicolas Cage y joue un Monsieur-tout-le-monde un peu terne, qui rêve d'un livre dont il serait l'auteur alors qu'il n'en a pas écrit le premier mot. Sa vie va basculer. La première qui lui en parle est sa fille : elle a rêvé de lui et ça se propage. Bientôt plein de gens, ses étudiants puis tout le monde, le voient en rêve et ça arrive partout, même en France. Et puis tout aussi rapidement qu'il était devenu célèbre et adulé, quand les rêves se transforment en cauchemars il devient un pestiféré que la foule veut lyncher.

C'est un film qui poursuit son spectateur et fait réfléchir. A l'image, il n'y a pas de réelle coupure entre les rêves et la réalité. Cela crée un trouble. Bien sûr, les réseaux sociaux amplifient sa popularité puis sa déchéance. Ne vous fiez pas à la bande-annonce qui peut faire penser que c'est une comédie. Ce n'est pas du tout comique, puisque ce film qui se propose de nous présenter un miroir montre une société qui se déshumanise. Il montre des jeunes qui peuvent changer d'avis, adopter une position puis en changer du tout au tout, du jour au lendemain, par l'intermédiaire des réseaux sociaux.

On pense à la « cancel culture », à tous ces profs, aux Etats-Unis, virés sur la base d'une simple rumeur. On pense aussi à **La Tache**, le roman précurseur de Philip Roth.



**Past Lives** est un film d'un cinéaste hong-kongais, qui se déroule en partie en Corée et surtout aux Etats-Unis. L'intrigue se déroule sur trois époques de la vie des deux protagonistes. D'abord on les découvre en Corée, adolescents et amoureux. Puis la famille de la jeune fille déménage aux Etats-Unis et cet événement les sépare. Des années plus tard, ils se retrouvent par les réseaux sociaux. Une relation va se renouer entre eux, d'abord à distance, puisqu'il vit toujours en Corée, puis il traverse le Pacifique pour la rejoindre.



Quelle aurait été notre vie si on n'avait pas été séparés ? se demandent-ils. C'est un film sur le destin, avec une actrice qui fait passer beaucoup d'émotions. C'est aussi un premier film, plein de longs plans filmés de façon admirable. Le plan-séquence final est majestueux.

Une autre spectatrice a exprimé un avis plus nuancé. Pour elle, c'est un joli film, mais pas palpitant.



Même chose autour de **La Fille de son père**, le lauréat du dernier festival du film de Montreuil. Un des membres du jury l'a revu avec le même enchantement qu'en octobre. C'est original, léger, on s'attache à ce père autant qu'à sa fille qui grandit (trop ?) vite. Il l'a élevée seul, la mère les a abandonnés quand la petite était encore bébé. Aujourd'hui elle a 16 ans et il voit arriver le jour où il devra la laisser s'envoler de ses propres ailes.

Ceux qui n'avaient pas vu le film au moment du festival, et qui en attendaient beaucoup en raison du prix du meilleur film qu'il avait obtenu, ont été déçus.

Ils l'ont trouvé plaisant, sans plus. Il est possible qu'il ait été surévalué parce qu'il est passé après un film totalement raté.

Reste qu'il est porté par le charme fou de ses interprètes, le gracieux Nahuel Perez Biscayart et Céleste Brunquell, pleine de fraîcheur. Reste que les personnages secondaires existent réellement. Reviennent à nos mémoires de jolies scènes, comme la fuite devant les policiers au début, la scène avec la maîtresse jouée par Noémie Lvovsky et la scène avec la chanson Coucou Hibou. La toute fin nous laisse devant une énigme, avec l'apparition de la mère devant la mer.



Nous étions nombreux à l'avant-première de **Les Colons**, film chilien suivi d'un débat avec son réalisateur, Felipe Gálvez Haberle. C'est un western où il n'y a que des méchants, mais aussi des paysages superbes et... une histoire qui ne passe pas.

En Terre de feu, en 1901, un soldat britannique, un mercenaire mexicain et un jeune métis sont engagés par un riche propriétaire terrien pour déposséder les populations autochtones de leurs terres.

Le sujet du film, c'est : comment réécrit-on l'Histoire ? Le Chili, comme tous les pays des

Amériques, est fondé sur un génocide. Il y avait plein de peuples indiens sur la terre du Chili ; il ne reste plus que les Mapuches. Le réalisateur a dit qu'au Chili son film sera peu vu, et pas seulement parce qu'il y a très peu de salles. Les gens n'ont pas envie de regarder leur Histoire en face. Le film va être beaucoup plus vu en Europe qu'au Chili.

C'est un film fait de plans très larges où l'on contemple des paysages magnifiques. Puis de plans rapprochés sur les visages, dont celui du métis qu'on voit tiraillé (c'est le destin de tous les métis). Le dernier plan est formidable. Certains ont vu un parallèle entre ce film et *Killers of the flower moon*, le dernier Scorsese.

Deux films nous ont été conseillés en avant-première, il ne faudra pas les manquer !



**Madame Hoffmann**, de Sébastien Lifshitz, le formidable réalisateur de *Les Invisibles*, *Adolescentes*, *Petite fille...* Madame Hoffmann est le portrait d'une cadre infirmière qui va partir à la retraite. Il montre le monde de l'hôpital, les souffrances des professionnels de la santé ; mais aussi une femme exceptionnelle, qui a travaillé à créer une ambiance propice au métier du care.

Vendredi prochain (26 janvier 2023), il va y avoir une avant-première au Méliès de **L'Homme d'argile**, d'Anaïs Tellenne, en présence d'Emmanuelle Devos qui va revenir, peu après sa participation à la présentation de Un silence, de Joachim Lafosse.

C'est un film qui inverse le rapport habituel artiste homme / muse femme. Là, l'artiste est une femme et un homme est son muse. Il s'appelle Raphaël, il est borgne et vit avec sa mère. Il garde un manoir qui appartient à Garance, jouée par Emmanuelle Devos. Elle revient et tout va changer dans leurs vies. C'est très beau et poétique.



Enfin, en évoquant les rétrospectives Yasujiro Ozu et Wong Kar-Wai, qui ont succédé à la rétrospective Sacha Guitry dans le programme précédent, nous nous sommes réjouis une fois de plus de la chance que nous avons de disposer d'un cinéma public qui nous propose une programmation aussi riche :

- ❖ le meilleur des nouveautés ;
- ❖ des avant-premières, avec rencontres avec le réalisateur et bien souvent les acteurs ;
- ❖ des documentaires ;
- ❖ des films du patrimoine ;
- ❖ des films d'animation incluant les meilleurs films pour enfants...

En trois mots... **Vive le Méliès !**



Et **vive le ciné-café !** La prochaine fois nous nous retrouverons le :

**Samedi 3 février 2023 à 10h00**  
toujours au théâtre Berthelot de Montreuil

Compte-rendu  
rédigé par :  
Isabelle DEVAUX